

Prologue



Maman vient me chercher dans la salle d'attente et me serre longuement dans ses bras. Je n'ai pas le temps de détailler son visage ; sa masse de cheveux sombre m'entoure aussitôt d'odeurs connues, rassurantes. J'expire. Sentir d'aussi près sa détresse anesthésie la mienne. Les dernières embrassades d'une telle intensité remontent à l'enterrement de Min', mon grand-père. Tout ira bien, je me répète mécaniquement. C'est le moment d'être là pour elle.

Je suis sa silhouette mince et discrète dans le couloir jaunâtre et vide. Personne à cette heure-là. Trop tard, ou trop tôt. J'ai à peine fermé l'œil depuis trente-six heures, mes yeux brûlent et ma tête bourdonne.

Rien de solide ne s'imprime dans mon esprit. J'avance dans un rêve, dans la continuité confuse des scènes précédentes. Il n'y a pas de sas entre Plavitz et Paris, pas de sentiment d'être revenue quelque part, seulement un enchaînement de trajets interminables dans une dimension parallèle. Maman ralentit le pas à la porte 403 et pousse

doucement le battant, comme dans la crainte de réveiller un jeune enfant dans son sommeil. Voilà ; nous y sommes.

J'avance de quelques pas et scrute le visage de mon frère en retenant mon souffle. Je mets du temps à le reconnaître. La moitié de sa figure est boursouflée et recouverte d'hématomes violacés. L'autre est d'une pâleur glaçante. Trop de tubes sortent de sa bouche, de ses bras, de son buste. Son crâne rasé recouvert d'un bandage ressemble à celui d'un pantin sans la tignasse qui descend d'ordinaire jusqu'à ses épaules.

Maman me presse le bras : comme si elle voulait, par ce geste, me donner quelque chose. Elle me regarde, et je ne parviens pas à détourner les yeux. Je voudrais pleurer, la serrer dans mes bras, sortir dans le couloir, hurler sur le premier médecin venu... N'importe quelle réaction ferait l'affaire. La seule chose dont je me sens capable à cet instant, c'est de faire face à Mathias, lui dire par le regard que je suis là.

Maman s'approche, pose une main sur la partie indemne de son visage et l'embrasse discrètement. Elle lisse machinalement la couverture remontée sur son buste puis s'assoit sur la chaise près du lit. Elle est ici depuis le début. Je réalise avec malaise qu'elle a peut-être déjà eu le temps de se faire à cette nouvelle version de mon frère, d'outrepasser les stigmates sur le corps pour ne voir que le fils, son enfant.

Je me résous à l'imiter. Je m'assois de l'autre côté du lit

et contemple en silence les paupières scellées, la peau fine sillonnée de veines bleues et violettes. Je baisse les yeux vers le bras découvert où est reliée la perfusion, et presse délicatement la main. Je suis surprise par sa chaleur. Je finis par sentir son pouls, calme et régulier. Rassurant, comme une ligne de basse.

Je croise le regard cerné de maman. Je tente d'imaginer le combat qui se joue derrière son propre front soucieux. Je contourne le lit, déplace ma chaise à côté d'elle. J'attrape l'autre main de Mathias et pose mon bras sur son genou.

« Mathias... Mathias ? C'est moi. C'est Leila. Ça y est, je suis rentrée. Oh, tu peux faire le mort, ignore-moi si tu veux. Personne ne va te laisser tranquille, tu sais ça ? On va se traîner ici tous les jours, te raconter nos vies, les films pourris qu'on a vus, le temps qu'il fait... Les gens sont capables de parler seuls très longtemps, tu ne savais pas ? »

Maman agrippe ma main et sourit faiblement en faisant blanchir mes jointures.

Quelque chose se délie doucement, alors je tire sur la pelote, pour que mes mots forment des phrases, mes phrases, une histoire, puisqu'il paraît que nous avons tout notre temps, puisque j'en ai des choses à dire, après tout, sur la Zamestrie, l'école de Milan et ce séjour à Plavitz.

1. LES MURS



Nous avons arrêté de nous battre parce que nous n'en avons plus les moyens. Ne croyez pas que la Zaramestrie soit un pays en paix. C'est l'argument qu'ont invoqué les forces étrangères pour passer leur échec sous silence et se désengager progressivement.

La position divergente des Yassimils et des Zaratiens face au reste de l'Europe a fait de ces deux peuples des alliés précoces, c'est vrai. La propagande anti-yassimile durant l'occupation nazie et la fracture de la guerre froide ont eu raison de cet équilibre. L'État qui s'est constitué après la Seconde Guerre mondiale a muselé les divergences entre les camps pour tenter de les faire disparaître ; les antagonismes ont continué de grandir, dans l'ombre.

Quand le pouvoir s'est effondré et que la guerre civile a éclaté, l'Est comme l'Ouest étaient occupés à autre chose. La situation s'est envenimée jusqu'à un point de non-retour. Si le pays n'avait pas fait les frais d'une politique aussi discriminante sur près de quarante ans, et si la communauté

internationale était intervenue à temps, oui, nous aurions sûrement évité le pire. Mais l'Histoire est un jeu à sens unique, qui ne s'encombre pas des indécis.

Générale Vldarostov, novembre 2016

Propos recueillis par Judith Balden pour le *New York Times*



Mathias renifle à côté de moi sur la terrasse, le visage éclairé par son écran de téléphone. Aucun de nous n'a envie de parler pour le moment.

Les autres sont à l'intérieur. On entend le murmure des conversations qui s'effleurent dans un bruissement d'ailes, les mots qui tentent de combler le silence qui a déjà tout dit. Je sais que je devrais retourner au salon pour maman. Lui serrer discrètement la main, l'aider à faire bonne figure. Demain, il n'y aura plus de larmes, tout le monde sera rentré chez soi et la vie reprendra son cours. Je ne me résous pas à m'arracher à cette chaise dure et humide, ni à décoller mes yeux du jardin plongé dans la pénombre. J'ai besoin du silence et de l'obscurité, encore un peu. Un lampadaire brille faiblement sur les pavillons alentour. Le goutte-à-goutte du toit bat comme un métronome. Tout est comme d'habitude. À cela près que Min', notre grand-père, n'est plus là.

Les personnes âgées décèdent, c'est dans l'ordre des

choses. Tout ira bien. J'ai beau me répéter ces mots depuis tout à l'heure, vouloir faire bonne figure devant mon jeune frangin qui n'en mène pas large non plus, les syllabes sont bloquées dans ma trachée. Aujourd'hui, j'ai écouté trois fois son répondeur, aux toilettes. À force, les mots perdent leur sens, plus rien d'autre n'importe que la chaleur de ses consonnes, les *r* roulés de son accent, ce souffle qui préserve tout cela du côté de la vie.

Mathias remue dans sa chaise longue. Il a relevé le nez de son smartphone et regarde le jardin devant nous. Comme si, tout occupés que nous avons été à gérer le présent, il posait pour la première fois les yeux sur notre avenir proche.

« On va s'y faire », murmure-t-il, comme pour se convaincre.

J'allonge mes jambes repliées sous mon plaid et tire mes épaules en arrière. Mes crampes me rappellent que j'ai un corps, qui a froid, sommeil, et encore un peu faim. Je jette un coup d'œil à mon frère, son visage éclairé par en dessous d'une lumière bleutée. Ses traits se sont affinés pendant l'été ; son entrée à la fac a eu raison de sa figure de chérubin. Une tignasse incoiffable s'épanouit maintenant au sommet de son crâne et lui donne des airs de Gaston Lagaffe.

« Mourir en dormant, je soupire, on ne peut pas rêver mieux. Il aurait juste fallu que ça arrive dix ans plus tard.

— On n'en sait rien, s'il est vraiment parti pendant son sommeil », rappelle mon frère.

C'est vrai. La voisine l'a pourtant retrouvé avec un livre ouvert sur la figure. *Don Quichotte*, volume deux. Min'

n'avait pas pour habitude de veiller tard, peut-être a-t-il sombré au milieu d'un chapitre, oubliant au passage d'éteindre sa veilleuse... Nous ne saurons jamais si cet arrêt cardiaque est venu interrompre brutalement sa lecture, ou s'il dormait déjà paisiblement quand son cœur a lâché.

« Peut-être que c'est ce qu'il voulait, remarque Mathias. Mourir avant de devenir trop vieux. »

Je hausse les épaules. Min' avait encore de belles années devant lui, nous le savons tous les deux. Maman disait qu'à s'occuper de nous il vivait une seconde jeunesse et que le temps lui avait simplement glissé dessus. Je l'aurais imaginé devenir centenaire, gérer une horde d'arrière-petits-enfants, voir tous ces arbres plantés au fil des ans donner leurs fruits. Au lieu de ça, il faudra vendre la maison. Maman a trop à faire avec ses gardes à la clinique, et ni Mathias ni moi n'aurons le cœur à revenir ici.

Trop de souvenirs ont poussé dans ces herbes hautes et me font de l'œil. Il y a deux mois à peine, j'aidais Min' à bêcher ce terrain, les ongles pleins de terre et la mine renfrognée. C'est peut-être normal, que tout ressorte en vrac. Les soirées ici sur les marches de la terrasse, le son de nos violons par-dessus les bruits de l'obscurité, le grain de sa voix sèche comme du bois prêt à prendre feu. Les après-midi d'ennui dans l'atelier, aussi loin que je me souviens, aussi loin que j'aie pu marcher, l'odeur du bois et du vernis qui est devenue son odeur, les premières fausses notes, les archets cassés. Tout, absolument tout.

Je refrène un hoquet. Mathias attrape ma main maladroitement. Je lui réponds par une pression légère.

Je croise les bras sur ma poitrine, frigorifiée, et referme les yeux pour mieux sentir la nuit. Qu'arrive-t-il à l'amour que l'on porte à quelqu'un quand ce quelqu'un s'en va ? Une semaine plus tôt, cette présence était là, nulle part, partout, elle se concentre maintenant dans la gorge et je dois déglutir pour ne pas qu'elle s'échappe.

Quand j'ouvre à nouveau les paupières, je suis frappée par la blancheur de la lune. J'aperçois Min' sur son vélo, son violon sur le dos, quelque part entre ciel et terre. Je souris. Il tourne vers nous son long visage ridé, ses yeux ironiques et sa barbiche impeccable. Il secoue sa grande paluche dans le ciel comme si rien de tout ça ne devait être pris au sérieux. *Tout ira bien*, nous dit-il. J'ai envie de le croire.